

*29 décembre 1999, 16 heures*

Depuis l'appartement du rez-de-chaussée de la maison blanche, Nicole Domenach observe de sa fenêtre le spectacle de son parc ravagé par la violente tempête. Devant ses yeux, sur un hectare six cents, des dizaines d'arbres, qui furent un temps les majestueux gardiens de la propriété, jonchent le sol. La pelouse est retournée, les fleurs et les fruits du verger se mêlent par terre aux tuiles arrachées des toits. Les pierres des murs d'enceinte tombées sur le sol forment des cratères de boue. Les brasiers allumés ici et là, pour faire disparaître les débris végétaux, renforcent la dimension apocalyptique de ce spectacle.

Paul Ricœur, l'ami, le voisin, la rejoint près de la fenêtre, ému. Nicole lui pose doucement la main sur l'épaule: «Je suis contente que Jean n'ait pas eu à voir ça», lui confie-t-elle, un sanglot dans la voix.

Assis sur le canapé, nous assistons à cette scène, étonnés. Jean, c'était «Jim», surnom enfantin de Jean-Marie Domenach, notre grand-père, disparu deux ans plus tôt. Notre grand-mère, Nicole, surnommée Mamita, préférerait

donc son mari enterré plutôt que spectateur de la destruction de ces arbres, qui pouvaient, contrairement à lui, être remplacés.

C'est la première fois que nous, alors jeunes adolescents, prenions conscience que ce lieu était pour les habitants des Murs Blancs plus qu'un simple parc. Ces arbres n'étaient pas que des arbres, mais les témoins d'une histoire en train de disparaître. Une histoire qu'on ne nous avait jamais racontée.

## PREMIÈRE PARTIE



## CHAPITRE 1

### Pèlerinage intérieur

« Mais vous allez raconter quoi  
exactement, dans votre livre ? »

Nos cousins

Nous n’imaginions pas écrire l’histoire des Murs Blancs sans l’annoncer à nos cousins, du moins à ceux avec qui nous nous entendons bien et qui vivent à Paris ou pas trop loin. Comme nous, la plupart ont passé une partie de leur enfance dans ce parc. Nous partageons avec eux une foule de souvenirs et un héritage lourd en silence. Pour leur exposer notre projet et revoir l’appartement de nos grands-parents, nous leur avons donné rendez-vous à Châtenay-Malabry, devant la propriété, un dimanche après-midi de juin 2017. Beaucoup d’entre nous n’y étaient pas revenus depuis l’enterrement de notre grand-mère Mamita, Nicole Domenach dans le civil, en février 2011.

Après toutes ces années, cela nous remue de franchir à nouveau le grand portail vert du 19 de la rue Henri-Irénée-Marrou. À côté, la petite porte d’entrée en bois surmontée

d'un panneau gravé noir et blanc, « Les Murs Blancs », s'ouvre désormais à l'aide d'un code et d'une clé. Avant, tout était toujours ouvert. Avant aussi, il y avait une petite plaque marron, juste à gauche du portail, où étaient inscrits les noms des six familles qui ont fait ce lieu et dont les hommes ont tous été des membres éminents de la revue *Esprit*, une revue qui existe encore aujourd'hui : Mounier, Fraisse, Domenach, Babouliène, Marrou, Ricœur.

Sur la gauche, près de l'entrée, l'imposante maison jaune, avec ses balcons arrondis sur deux étages, ses deux tourelles pointues, ses colombages en bois foncé. Face à elle, notre ancienne salle de ping-pong installée dans ce qui fut la maison du gardien : une petite bâtisse blanche d'un étage dont les fenêtres et les volets ont été fraîchement repeints en bleu. Cette salle avait un jour servi de salle de réunion à la revue *Esprit*. À l'époque, ce n'étaient pas les balles, mais les idées qui fusaient. Des décennies d'histoire de France ont contemplé nos parties endiablées avec comme mirador au premier étage, la « bibliothèque Emmanuel Mounier ». Une pièce où étaient réunis tous les ouvrages du philosophe et fondateur du lieu, ceux des habitants des Murs Blancs et tout ce qui concernait la philosophie personaliste, dont Mounier était l'un des théoriciens. En activité jusqu'en 2010, cette petite pièce monacale, avec un lit d'appoint, servait aussi à loger des étudiants de passage venus faire des recherches.

Depuis le portail, nous empruntons le chemin pavé qui se transforme en un sentier de terre circulaire menant à la maison blanche, notre maison. Sensation bizarre... Il manque quelque chose. L'immense hêtre pourpre qui surplombait la pelouse et veillait sur la maison blanche n'est plus là. Nous apprendrons que l'arbre malade a été coupé car il menaçait de s'effondrer sur l'un des toits.

Nous sommes à présent une dizaine, assis sur l'étendue

d'herbe, face au perron de l'ancien appartement de nos grands-parents. Les arbres immenses nous offrent toujours la perspective d'un espace infini. Depuis nos nappes de pique-nique, nous ne pouvons distinguer le bout de ce parc que nous connaissons pourtant par cœur. Chaque buisson nous a servi de cabane, chaque mur a fait rebondir nos ballons, chaque arbre nous a abrités lors de nos parties de cache-cache. Derrière la maison blanche, le bac à sable que nous nous efforcions de vider avec application pour faire enrager les adultes est toujours là, ainsi que la balançoire au fond du jardin. Les ruines d'une ancienne petite chapelle, que nous avons longtemps cru être celles de la maison de Blanche-Neige, ont disparu, ainsi que notre cabane préférée au-dessus du garage. Le verger au fond du parc, où nous nous précipitions pour dévaliser les arbres fruitiers, est toujours prolifique et nous offre encore quelques cerises épargnées par les oiseaux.

Nous prenons des nouvelles de nos cousines et cousins, pendant que leurs enfants jouent sur la pelouse, comme nos parents et nous l'avons fait avant eux. Notre père Nicolas et nos oncles et tante, Jean-Luc, Vincent et Fanny, ont grandi dans cette propriété. Si, à l'époque, nous savions que notre grand-père était quelqu'un de célèbre, puisque à l'école on nous demandait régulièrement si nous avions un lien avec lui, nous ignorions que l'« oncle Paul », le vieil homme qui vivait au rez-de-chaussée de la maison jaune et qui venait parfois partager le café avec nous, était l'un des philosophes les plus importants de sa génération : Paul Ricœur. Nous ne savions pas non plus que tous les habitants des Murs Blancs avaient été des intellectuels connus et reconnus, qu'ils n'avaient pas choisi de vivre ensemble par hasard et que dans cette communauté s'étaient jouées certaines des plus grandes batailles politiques et idéologiques de l'après-guerre. Que ces femmes

et ces hommes avaient formé des générations de chercheurs, philosophes, journalistes, écrivains, artistes, hommes politiques, qui ont construit le monde des idées dans lequel nous vivons aujourd'hui. Nous ne l'apprendrons que bien plus tard par bribes, que nous avons fini par assembler seulement la trentaine passée, en écrivant ces lignes.

Depuis la fenêtre du troisième et dernier étage de la maison blanche, un homme nous observe. Le sourire aux lèvres, Grégory Lambert, le voisin du dessus, engage la conversation. D'origine belge, ses parents étaient des amis de Paulette Mounier, l'épouse d'Emmanuel. Ce père de famille quadragénaire a vécu une partie de son adolescence dans un immeuble situé derrière notre parc où il venait souvent jouer : « J'étais amoureux d'une des filles des Murs Blancs... », nous glisse-t-il, amusé. Grégory connaît bien l'histoire des lieux. Il habite avec sa femme et ses enfants dans l'appartement où vécut la famille Mounier. Il a réuni dans sa bibliothèque la collection des livres écrits par tous les gens qui ont vécu ici. Nous trouvons cette lubie sympathique, d'autant qu'il se fait un plaisir de nous transmettre des documents sur l'histoire de la propriété. C'est grâce à François Denoël, dont il est le neveu et le filleul, qu'il est venu s'installer ici. Denoël a occupé l'appartement du troisième étage de la maison jaune, là où vécut la famille Marrou. Quand il est parti, il a voulu faire perdurer la tradition du lieu en « recrutant » des habitants liés à son histoire, comme il l'avait lui-même été. Une cooptation qui s'est arrêtée il y a quelques années. Aujourd'hui, on ne parle plus de « communauté » des Murs Blancs mais bien de copropriété. Depuis quand ? Grégory ne sait pas. Depuis 2005 et la mort de Paul Ricœur, peut-être ? « Revenez quand vous voulez. Vous êtes ici chez vous », nous lance-t-il, avant

de refermer sa fenêtre. Nous lui promettons d'honorer sa proposition. Les Murs sont bien gardés.

L'ambiance est plus sombre dans l'ancien appartement de nos grands-parents. Incapables de se mettre d'accord sur le partage de la maison, notre père, nos deux oncles et notre tante le laissent dépérir depuis la mort de notre grand-mère. Ils n'ont rien fait pour protéger les lieux, pas mis de couverture sur les meubles, ni même rangé les livres dans des cartons. À tâtons, dans l'obscurité, nous affrontons la saleté, la poussière et les toiles d'araignée pour ouvrir les volets et faire entrer la lumière dans cette maison hantée par nos souvenirs. Tout est resté à la même place. Dans la salle à manger, la grande table en bois noir, plantée au milieu de la pièce, nous rappelle les interminables déjeuners, où Jim, notre grand-père, dissertait, pendant que Mamita s'activait aux fourneaux. Les appareils ménagers, la vaisselle ancienne et même les condiments n'ont pas bougé de la cuisine. Dans la petite chambre où nous allions jouer par temps de pluie, les jouets ont disparu, mais des draps froissés sont toujours sur le lit, comme si quelqu'un y avait dormi la veille. Nous avons l'étrange impression de cambrioler notre propre maison. Dans la chambre à coucher, de l'autre côté du petit couloir contigu au salon, le parfum de notre grand-mère se mêle à l'odeur rance des boiseries vermoulues. Dans le coin droit, en face du lit, une table posée sur un tapis afghan accueille ses objets familiers : un joli coffret à cigares en fer beige. Nous ne l'ouvrons pas. Les morts aussi ont droit à leur intimité.

L'ancien bureau de Jim se trouve à l'extérieur de l'appartement principal. De son vivant, nous osions peu nous y aventurer, pourtant c'est notre pièce préférée.

Avec ses centaines de livres rangés par thème dans des immenses bibliothèques en bois, accessibles grâce à une

échelle en bambou, elle plonge le visiteur dans cette atmosphère chaleureuse si commune à tous les lieux baignés de culture. Ses grandes baies vitrées en font un poste d'observation privilégié sur l'entrée du parc. Son état de délabrement nous rend tristes. Toute la collection de la revue *Esprit* pourrit sur les rayonnages, ainsi que de nombreux ouvrages des auteurs qui ont compté pour les habitants des Murs Blancs : Samuel Beckett, Eugène Ionesco, Émile Durkheim, René Girard, Pierre Masset, Michel Foucault, Pierre Emmanuel, tous dédicacés. Sur le bureau en pin recouvert de poussière repose une biographie de Charles Péguy, l'un des maîtres à penser des habitants de la communauté, écrite par Simone Fraisse, l'ancienne voisine du dessus.

Jim avait rangé la littérature catholique juste au-dessus de son bureau, sur des étagères qui commencent à s'écrouler sous le poids des années. Catholique croyant, il devait se sentir protégé avec ces « saints » au-dessus de lui.

Dans un coin de la pièce, des mauvaises herbes poussent autour d'une petite commode sur laquelle une vieille platine est posée. Ces plantes sont pour nous un symbole dramatique : comme dans les films d'anticipation catastrophes, la nature a repris ses droits. Incapables de mettre leurs querelles de côté, nos humains ont échoué à préserver leur culture et leur civilisation.

La nuit tombe. C'est le moment de partir. Chacun emporte un livre, un tableau, un objet. Nous refermons les volets avec la désagréable impression de les condamner pour toujours. Avant de se quitter quelqu'un nous pose une question : « Au fait, vous allez parler de quoi exactement dans votre livre ? » Nous avons réuni nos cousins pour leur exposer notre projet littéraire, nous ne l'avons même pas évoqué, trop pris dans la toile de ces Murs qui ont une capacité à suspendre le temps et la parole. Comment résumer en

quelques minutes ce projet pharaonique ? « Vous allez vraiment tout raconter ? Vous allez voir Macron ? » Puisque le chef de l'État franchissait régulièrement le portail vert, jusqu'au pavillon jaune où Ricœur vécut jusqu'à sa mort, il fait, lui aussi, partie de cette histoire. Macron pourrait nous raconter ce qu'il a retenu de ce lieu, de celui qu'il considérerait comme son mentor et dont il fut l'assistant lors de la rédaction de son œuvre *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Cela permettrait aussi de mettre fin à une polémique concernant la véritable nature de son lien avec le philosophe : avait-il usurpé, comme certains le prétendent, une filiation avec Ricœur pour se créer une stature de présidentiable ? « Il essaye désespérément de nous voir mais on n'a pas encore dit oui », répond l'un de nous deux. Une plaisanterie qui cache une certaine gêne : cela fait déjà plusieurs mois que nous tentons d'obtenir un rendez-vous, en vain. Entre nos contacts personnels et professionnels, nous avons multiplié les messages. Tous nous ont certifié avoir obtenu un « oui » de principe sans pour autant recevoir de nouvelles claires de l'Élysée. Nous lui avons donc écrit une première lettre pour appuyer et officialiser notre demande :

Monsieur le Président de la République,

Cela fait maintenant un an et demi que nous sollicitons un entretien auprès de vous pour notre livre sur les Murs Blancs de Châtenay-Malabry.

Conscients que vous êtes occupé à préserver l'Europe du populisme, gérer la crise migratoire, réformer la France et protéger nos concitoyens du terrorisme, nous aurions nous-même trouvé suspect que vous acceptiez de nous rencontrer dans un bref délai. Nous nous permettons toutefois d'insister.

Si l'histoire des Murs Blancs nous touche personnellement en tant que petits-enfants de Nicole et Jean-Marie Domenach, nous la ressuscitons pour restituer un patrimoine dont vous êtes aussi l'héritier. Cette aventure a eu une importance retentissante dans l'histoire des idées qui ont façonné la France depuis la moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Pourtant, elle n'a jamais été racontée.

Nous sommes persuadés que vous ne nous parlerez pas de la même façon qu'aux journalistes à qui vous avez déjà raconté votre relation avec Paul Ricœur et votre attachement à ce lieu, pour la bonne raison que nous faisons nous aussi partie de cette histoire. Les Murs Blancs ont été notre maison de famille. Comme pour tous ses habitants, Paul Ricœur était pour nous l'«oncle Paul», avant d'être le philosophe que l'on connaît.

Dans l'attente de votre réponse que nous espérons positive, nous vous prions d'agréer, monsieur le Président de la République, l'expression de notre profond respect.

Léa et Hugo Domenach

## CHAPITRE 2

### Un nouveau monde

«Les Murs Blancs, c'est quand il était encore possible de penser du possible.»

Alain Touraine

Avant de nous plonger dans cette histoire, nous devons passer par une étape cruciale et complexe : définir la communauté des Murs Blancs, loin des clichés que convoque de façon presque systématique le terme communauté. Non, les Murs Blancs n'étaient pas un groupe de hippies libertaires qui rêvaient d'un monde meilleur. Ce n'était pas non plus un monastère avec des règles strictes et des prières à toute heure, ou une secte reculée du monde à la botte d'un gourou. Ni un phalanstère, ces tentatives de communauté de la taille d'un village, où l'autosubsistance était le modèle à atteindre, ou un kibboutz, ces collectivités sionistes créées au début du xx<sup>e</sup> siècle par des juifs russes en Palestine. Les Murs Blancs n'étaient rien de cela et un peu de tout cela en même temps. C'était un laboratoire, un modèle unique.

Pour concevoir la genèse de ce lieu, il faut se remettre

dans le contexte d'une époque où ce mot communauté n'évoquait rien ou si peu, les années 1930 : une époque où « il était encore possible de penser du possible », nous a expliqué le sociologue Alain Touraine, ancien habitué des Murs Blancs. Puis d'ajouter dans un soupir désolé pour nous : « Aujourd'hui il n'est plus possible de penser du possible. C'est pour ça que cette histoire des Murs Blancs est aussi importante. » Comprendre donc, que cette aventure n'aurait pas pu prendre racine aujourd'hui, dans une génération désenchantée comme la nôtre : « Emmanuel Mounier [le fondateur du lieu] appartenait à cette génération d'avant-guerre où les gens ne se contentaient pas de faire des dénonciations, ou des condamnations, mais cherchaient à traduire dans les actes et dans les structures une autre vision de la société et de l'homme », résuma notre grand-père dans la biographie qu'il lui a consacrée.

« Penser du possible » c'est ce à quoi travaillait le philosophe Emmanuel Mounier, ainsi que les premiers contributeurs de la revue *Esprit* et toute sa génération d'intellectuels, qui fut baptisée par les historiens les « non-conformistes des années 1930 ». Sartre, Nizan, Aron ou Camus sont nés en 1905, la même année que lui : « Une génération sérieuse, grave, occupée de problèmes, inquiète d'avenir », comme la décrivait Mounier. Pas si étonnant quand on pense qu'ils ont connu enfants les affres d'un premier conflit mondial, ont subi de plein fouet la crise économique américaine de 1929 et qu'un deuxième conflit se prépare sous leurs yeux.

Pour se faire entendre, cette jeunesse publie des revues. À l'image de nos vidéos YouTube d'aujourd'hui, elles représentent un moyen peu coûteux et efficace pour peser dans le débat public : *Réaction*, *Les Cahiers*, *La Revue française*, *Jeune droite*, *La Revue du siècle*, *Plans*, *L'Ordre nouveau*... Toutes ont pour point commun de refuser les systèmes établis. Mounier

crée la sienne, *Esprit*, en 1932 avec un groupe d'amis, l'avocat Georges Izard, l'historien médiéviste André Déléage et l'architecte Louis-Émile Galey, qui décident de lui en confier la direction. À l'image d'autres publications comme *Jeune droite* et *L'Ordre nouveau*, *Esprit* est aussi un « mouvement ». Ses plumes ont autant d'importance que les « groupes » qui gravitent autour d'elle. Ce qui compte avant tout pour Mounier, c'est de fédérer « savants, militants, artistes et travailleurs pour édifier la base de la cité intégrale et de la vie authentique ». Et avec eux, reconstruire une société nouvelle, rompre avec le « désordre établi ». Comprendre modestement : changer le monde.

Quel que soit leur bord politique, ces jeunes s'inscrivent avant tout dans une quête de sens par rapport à leurs aînés et affichent une réelle volonté de rupture avec les modèles politiques, économiques et spirituels qu'on leur impose. Ils veulent reprendre leur destin en main. C'est ce qu'a fait Mounier en refusant de faire médecine comme le souhaitait son père pour choisir la philosophie, puis en tournant le dos à la carrière toute tracée d'universitaire, une fois son agrégation en poche. En 1929, à vingt-quatre ans, le jeune homme constate déjà qu'un « cycle de création est bouclé » : « Il faut à tout prix que nous fassions quelque chose de notre vie. Non pas ce que les autres voient et admirent, mais ce tour de force qui consiste à y imprimer l'Infini. » C'est à eux de prendre la place et de tout réinventer. D'autant que cette place est souvent vacante : cette génération est une génération « sans père ». Nés avant la Première Guerre mondiale, la plupart de ces jeunes gens ont perdu leur géniteur au combat. Ce qui laisse un espace pour exister sans avoir besoin de tuer la figure paternelle, mais aussi un vide de figure d'autorité et d'empreinte idéologique. Il est donc logique, en ces temps d'instabilité économique et politique, qu'elle soit en demande